

Introduction à la conférence de Vittorio Hösle

Par Charlotte Luyckx

Les verrous pour une philosophie de l'écologie

C'est un grand privilège que d'accueillir au GRICE un éminent philosophe comme vous, vous qui êtes reconnu internationalement pour des travaux qui vont des analyses épistémologiques et métaphysiques les plus pointues à des essais sur le cinéma ou la philosophie pour les enfants. Un talent philosophique indéniable, tout aussi hors norme que précocement, qui vous a valu d'être surnommé le "Boris Becker" de la philosophie lorsqu'à l'âge de 21 ans vous avez défendu une thèse sur Hegel qui a joui d'un retentissement significatif dans la communauté hégélienne de l'époque.

Ce talent, vous le mettez entre autre au service d'une réflexion profonde et minutieuse sur la crise écologique. Et ce n'est pas chez vous un effet de mode ou une passade, la cerise sur un gâteau philosophique qui trouverait sa consistance ailleurs, dans des *vrais* sujets philosophiques sérieux. Au contraire, il s'agit là pour vous non seulement d'un problème de société qui mérite qu'on y consacre toutes nos énergies, mais également d'un thème philosophique de premier ordre qui interroge la tradition philosophique depuis ses origines grecques jusqu'à aujourd'hui tout en permettant de donner un éclairage singulier sur des problématiques intemporelles : celle de l'humain s'interrogeant sur sa propre condition et sur sa place dans le cosmos, sur la nature de la vérité, de la beauté, de l'action juste, de la vie bonne.

De vos analyses découlent une critique acérée d'un certain postmodernisme dogmatique, qui refuse les discours ontologisants au nom d'une prétendue liberté et masque mal ses propres affinités substantielles. Cette nouvelle forme de dogmatisme nous empêche de sortir du relativisme ambiant, qui tue la pensée tout autant qu'il paralyse l'action, nous coupant des ressources morales pourtant indispensables à la prise en charge de la crise écologique.

Vous déplorez ainsi la scission opérée entre les questions philosophiques contemporaines et l'histoire de la philosophie : une telle scission empêche en effet que puissent être pris au sérieux les auteurs de la tradition, elle les transforme en lettres mortes que l'on peut consulter comme on visite des musées mais qui d'aucune façon ne peuvent plus être des ressources vivantes susceptibles d'irriguer nos réflexions d'aujourd'hui et les grands enjeux politiques de notre temps. La philosophie contemporaine a donc, selon vous, une réelle responsabilité dans l'attentisme régnant en matière d'écologie.

Mais vos analyses sont loin de se cantonner à une critique. De vos travaux se dégage une véritable proposition philosophique. Votre thèse en faveur de l'idéalisme objectif de l'intersubjectivité, sur lequel je ne m'appesantirai pas ici, étant donné le caractère interdisciplinaire de l'évènement et l'aspect parfois rébarbatif de nos jargons philosophiques pour les non initiés, constitue une alternative à un double problème qui peut pour sa part, je pense, être aisément compris par tous : le problème du relativisme des valeurs et le problème du dualisme homme-nature qui, conjointement, constituent pour vous une cause essentielle de la crise écologique. Dans cette perspective, ce qu'on appelle la *transition* engage la poursuite d'alternatives pas seulement technologique, économique et politique, mais également éthique et métaphysique.

C'est à ce titre que l'on peut parler de la crise écologique comme d'un problème touchant les fondements, qui rejoint la grille de lecture que nous avons eu l'habitude de mobiliser dans le GRICE.

Au cours des diverses séances du séminaire, nous avons situé les différents intervenants sur ce schéma qui présente la crise écologique comme un problème en strates, dont les plus visibles et présentes dans les médias, reflètent les dimensions scientifiques de la crise et les possibles issues technologiques de celle-ci, qui ouvrent cependant le champs à d'autres interrogations de plus en plus structurelles qui interrogent les fondements mêmes de notre société, des axiomes de l'économie aux limites de nos modèles politiques, et, plus fondamentalement encore, les représentations éthiques, anthropologiques et même religieuses et spirituelles de notre culture.

Nous avons fait comme si une telle lecture disons *intégrative* allait de soi. Je voudrais profiter de la présence de Vittorio Hösle pour expliciter une lecture des obstacles que l'idéologie dominante fait en réalité peser sur ce type de lecture qui n'est pas sans liens avec certains thèmes chers à notre invité. Nous y reviendrons également lors du débat où Bernard Feltz, Paul Marie Boulanger et Isabelle Cassiers discuterons cette question des fondements.

Je constate une série d'obstacles idéologiques qui marquent le monde intellectuel contemporain en général, philosophique en particulier, et entravent l'émergence d'une nouvelle vision du monde pourtant en gestation. Une série de croyances verrouillent en effet les débats et musellent le déploiement d'un sol philosophique fédérateur pour accompagner la transition.

1. Premier verrou : la peur du totalitarisme

Le premier verrou, c'est le spectre de l'écofascisme : la pensée écologique va-t-elle déboucher sur une nouvelle forme de système totalitaire ? C'est le soupçon latent qui attend tout qui, de près ou de loin, entend prendre des positions philosophiques quelque peu englobantes concernant la transition écologique.

Cette crainte est-elle justifiée ? Si on se réfère à la grande majorité des travaux réalisés dans le domaine de la philosophie de l'écologie, la réponse est à l'évidence non ! Tout au plus trouvera-t-on des tendances plus autoritaires que d'autres, encourageant des contraintes politiques strictes en matière environnementale. Mais nous sommes, même là, très loin du totalitarisme, si l'on s'en tient à cette liste classique de caractéristiques d'un système totalitaire : une idéologie officielle, un parti « de masse » unique, la terreur policière, le monopole des médias et des forces armées et une économie planifiée.

Ne nous trompons pas de cible : ce sur quoi la pensée écologique met l'accent, c'est sur l'importance de construire démocratiquement de nouveaux idéaux régulateurs pour contrer l'idéologie, si pas « totalitaire », du moins oligarchique du libéralisme économique. L'insistance sur l'écologie est avant tout un acte de résistance vis-à-vis de l'économisme et de l'anthropocentrisme totalisants, mondialisés.

Le relativisme à cet égard est plus menaçant qu'une alternative philosophique touchant les fondements de notre culture car une telle alternative est précisément un contrepoids potentiel face aux intérêts immédiats d'une minorité. Vittorio Hösle développe une série d'arguments très précieux pour nous permettre de comprendre cela.

2. Deuxième verrou : Vision libérale de l'espace public et pluralisme

Le deuxième verrou désigne la relégation systématique à l'extérieur de la sphère publique de toute alternative aux options ontologiques par défaut du modèle en place. Ce deuxième verrou

est lié au premier mais il en présente une forme plus subtile : le libéralisme politique est puissant parce qu'il prétend à la neutralité. Qui ne préférerait pas un modèle qui respecterait de façon absolue les libertés de chacun ? Un modèle qui, parce qu'il n'aurait lui-même aucune charge idéologique, pourrait les héberger toutes ? C'est là la fausse promesse libérale qui a la force d'un mythe : face à la prétention à la neutralité, toute alternative semble restreindre le champ des libertés. Or ce champ est toujours déjà limité par une série d'assertions substantielles qui lui confèrent une consistance. L'espace public est nécessairement porteur de convictions et certaines de celles qui caractérisent notre modèle politique actuel sont entrées en crise. Elles doivent faire place à de nouvelles convictions qui puissent faire l'objet d'un débat démocratique.

3. Troisième verrou : la confusion pré/trans (rationalité, modernité, tradition)

Un autre verrou prend la forme de la réduction systématique de toute critique de la modernité à un retour à la pensée pré-moderne, de toute critique de la rationalité instrumentale à un retour à une pensée pré-rationnelle. Une certaine philosophie de l'histoire, ou de la fin de l'histoire, est associée à cette critique. A l'intérieur de celle-ci, il n'y a pas d'au-delà de la modernité. Tout au mieux a-t-on droit à une modernité déconstruite, une modernité consciente des problèmes qu'ont engendrés ses prétentions passées à la toute-puissance (par la science, par la technique, par la croissance). Mais ne pouvons-nous aspirer à plus ? Ne pouvons-nous dépasser la modernité ? Tout en tirant les leçons nécessaires pouvons-nous imaginer une trans-modernité ?

De façon analogue, la critique, valable, d'une certaine forme de rationalité instrumentale, calculante, abstraite et réductrice doit-elle nécessairement signifier une glorification de l'irrationnel, de l'émotion brute, voire de la folie ? Un dépassement de la rationalité dans des formes trans-rationnelles prenant la forme, chez Höhle, d'une rationalité plus englobante, axiologique, déterminant des fins, doit pouvoir être postulées. Dans le cas contraire, nous nous condamnons à rester sur la corniche moderne, à constater avec dépit l'émergence du monde qui vient, et à le juger rétrograde.

4. Quatrième verrou : les faux dilemmes liés au dualisme homme/nature

Le quatrième verrou, c'est la pensée binaire que nous a léguée une certaine modernité d'inspiration cartésienne. La vision dualiste du réel engendre un raisonnement fallacieux du type du « faux dilemme » : « soit l'homme, soit la nature ». C'est ainsi que l'on entend souvent des affirmations du genre « je ne m'occupe pas d'écologie, je m'intéresse plus à l'humain » ou encore, à l'inverse, « l'humain est le cancer de la planète ! ». Ce sont les deux faces de la même erreur : celle qui consiste à croire qu'entre l'humanisme et l'écologie, il faut choisir son camp ! C'est ce type de sophisme qui mène Luc Ferry à juger la deep ecology dans son ensemble comme étant anti-humaniste, ou au contraire Yves Paccalet à écrire un livre intitulé : « L'humanité disparaîtra : bon débarras ! ».

En suivant la ligne métaphysique hégélienne remise au goût du jour, on trouve chez Höhle un dépassement de cette dichotomie qui permet de penser la spécificité humaine sans nier la valeur de la nature et, plus globalement du réel non-humain. La troisième voie qu'il esquisse permet à l'homme moderne de renouer avec une certaine cosmicité sans nier les acquis de l'humanisme et constitue une alternative crédible sur le plan philosophique qui n'est ni totalitaire, ni régressive, ni New Age. Mais cette solution philosophique est par contre, pour le

meilleur et pour le pire, pleinement métaphysique, ce qui nous mène à notre 5^{ème} et dernier verrou idéologique identifié :

5. Cinquième verrou : l'exclusion *a priori* de la pensée métaphysique

Plus fondamentalement en effet, le cinquième obstacle identifié consiste en l'exclusion de la métaphysique à l'extérieur du champ de la philosophie pratique : si, dans le prolongement de la thèse d'Habermas, la philosophie doit renoncer à la pensée métaphysique au profit d'un procéduralisme strict, alors il est clair qu'une philosophie des fondements de la crise écologique ne peut qu'être jugée tout à la fois régressive (au sens de pré-kantien) et potentiellement totalitaire (car portant sur l'être, affirmant quelque chose sur le monde dans sa totalité). Mais peut-être Lyotard, qui affirmait la fin des grands méta-récits, n'aura-t-il pas eu le dernier mot... C'est là une intuition qui, me semble-t-il, traverse également l'ensemble votre œuvre.

Si nous pouvons émanciper la pensée de ces différents blocages idéologiques, la crise écologique nous apparaîtrait telle qu'elle est : une crise des fondements de notre culture.

Cela n'empêche pas, et l'exposé qui va suivre en atteste, la possibilité et même la nécessité de partir des structures institutionnelles existantes. Nous retrouvons là encore une fois les compétences à large spectre de notre invité : le fait que la crise écologique ait des fondements métaphysiques ne signifie pas qu'il faille en aucune manière l'y réduire, et minimiser les possibilités de transformation des structures existantes pour amorcer la transition : nos modèles politiques, juridiques et économiques peuvent en effet être amendés. Nous ne sommes pas condamnés à attendre passivement l'avenue d'un Grand soir métaphysique, au contraire, des ressources intellectuelles, institutionnelles et pratiques existent qui demandent seulement d'être adaptées et poussées plus loin. J'espère que nous pourrons aller plus loin aujourd'hui dans cette réflexion portant sur les liens entre la force pragmatique des réformes au regard de la nécessité d'une révolution.

Avant de vous laisser la parole, je dois encore préciser que l'exposé qui va suivre, que vous avez très généreusement accepté de donner en français, a comme base un texte que vous nous avez fourni, initialement publié en Allemand, et traduit par deux doctorants de l'ISP, José Antonio Errázuriz Besa et Sarah Ryckmans, avec l'aide de Sylvain Camilleri qui est professeur à l'ISP. Je voudrais les remercier très chaleureusement au nom du GRICE et du centre de philosophie des sciences pour ce travail bénévole de grande qualité.

Je vous cède maintenant la parole cher professeur Hösle, en vous remerciant encore d'avoir répondu présent à notre invitation votre exposé s'intitule « Dimensions de la crise, le problème écologique au 21^e siècle ».